

Zeitschrift: Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft von Bern
Herausgeber: Geographische Gesellschaft Bern
Band: 5 (1882-1883)

Artikel: A travers le Japon : notes d'un touriste
Autor: Claparède, Arthur de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-321067>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Beilage Nr. 8.

A travers le Japon.
Notes d'un touriste.

Conférence par M. Arthur de Claparède.
(Séance du 16 novembre 1882).

I.

Je ne connais guère d'impression comparable à celle qu'on éprouve en revoyant la terre après une longue traversée en pleine mer. On a hâte, dès que la côte est en vue, de quitter la mouvante prison dans laquelle on a été trop longtemps captif, de voir d'autres visages et de frayer avec d'autres gens que ceux avec qui l'on a fait route. On croit les prairies plus vertes et les rues plus animées qu'au moment du départ ; on soupire en un mot après le vulgaire „plancher des vaches“. Cette impression n'est pas toujours durable. Les rumeurs de la ville font parfois regretter les solitudes de la haute mer. J'aime le bruissement des vagues et le sifflement du vent dans les hunes, et ce n'est jamais sans émotion que je me rappelle les nuits étoilées, où sur le tillac d'un navire, coquille de noix perdue sur l'immensité de l'océan, je laissais flotter ma rêverie, bercé par l'ineffable harmonie des mers. Je n'en ai pas moins éprouvé une joie enfantine chaque fois que j'ai revu la terre après une longue traversée. La côte la plus aride paraît alors riante et laisse, pour peu qu'elle soit vraiment belle, un souvenir qui ne s'efface plus. Tel est, en particulier, le cas de l'arrivée au Japon lorsqu'on vient d'Amérique.

C'était le matin du 30 novembre. L'*Alaska* de la *Pacific Mail Steam Ship C°* avait quitté San Francisco le 1^{er}, et nous n'avions dès lors vu que le ciel et l'eau. Ceci à la lettre, car, sauf les Farallones à quelques milles de San Francisco, il n'y a aucune île entre la côte de Californie et celle du Japon, et nous n'avions pas aperçu un seul bâtiment, vapeur ou voilier, pendant tout le voyage. Nous n'avions pas même rencontré, comme cela a lieu d'ordinaire, le paquebot venant du Japon, qui avait encore suivi l'itinéraire d'été à quelques degrés de latitude au nord de notre route.

Un fort vent de *noroït* (nord-ouest) s'était levé le soir du 29 novembre et avait soufflé avec violence pendant la nuit, faisant gémir douloureusement

sement les ais de la dunette où se trouvait ma cabine. Ce bruit, dont le silence et l'obscurité de la nuit semblaient augmenter l'intensité, m'avait longtemps empêché de dormir, et je n'étais assoupi que depuis peu, lorsque je fus brusquement réveillé par la voix du premier mécanicien, qui criait que la terre était en vue. Je m'habillai à demi; j'enfilai en hâte un manteau et je m'élançai sur le pont. Je courus sur le gaillard d'avant, où s'étaient déjà réunis les officiers du bord et deux passagers en pantoufles. A bâbord, on apercevait, à une assez grande distance au large, une île pittoresquement découpée et boisée dans toute son étendue; dans le lointain, juste en face de nous, à peine visible à l'horizon, une pyramide énorme paraissait émerger de l'eau, l'éloignement ne permettant pas encore de voir la côte. C'était le *Fuji-yama*, volcan éteint, dont le cratère, recouvert de neige, s'élève à près de quatorze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Il ventait très frais. L'écume des vagues nous inondait de la tête aux pieds; je grelottais, mais je ne pouvais me détacher du spectacle qui s'offrait à mes yeux. Tout à coup, le soleil sortant de l'océan vint inonder le *Fuji-yama* de ses premiers rayons et fit resplendir à nos yeux le sol mystérieux de l'empire du Soleil levant. Un cri d'admiration s'échappa de la poitrine des passagers, qui s'étaient peu à peu réunis sur le pont. C'était beau comme un rêve.

En approchant de la terre, on distingue de nombreuses anses aux rives ombragées. Des maisons apparaissent au milieu des arbres qui s'avancent jusqu'à la mer; tout est vert, riant et coquet. Nous croisons un grand nombre de jonques aux voiles carrées en nattes de bambou. L'*Alaska* contourne lentement les collines boisées de conifères, entre lesquelles on aperçoit de riches villas, et vient enfin jeter l'ancre dans la rade de *Yokohama*, à peu de distance d'un quai régulier bordé de belles maisons. Il se voit aussitôt entouré par une multitude d'embarcations montées par des indigènes en costume national. C'est un mouvement, un va-et-vient, un brouhaha, un tohu-bohu auprès desquels la Corne d'or elle-même paraîtrait tranquille.

Les impressions de l'étranger qui arrive au Japon ont été si souvent et si bien racontées que je ne veux pas tenter d'en faire une description inutile. „Tout ce qu'on dit, fait remarquer à ce propos M. le baron de Hubner, dans l'intéressant récit de son voyage autour du monde, reste au-dessous de ce qu'on éprouve en se voyant soudainement transporté dans un monde absolument nouveau. On n'en croit pas ses yeux. A chaque pas qu'on fait, on se demande si tout cela n'est pas un rêve, une féerie, un conte des *Mille et une nuits*. Et la vision est si belle qu'on craint qu'elle ne se dissipe.“¹⁾ On ne

¹⁾ Baron de Hubner. *Promenade autour du monde*, 2^{me} partie, chapitre I.

saurait mieux dire, car tout y est surprenant, tout y est bizarre, tout y est original, mais d'une charmante originalité.

Yokohama, le principal port japonais ouvert aux étrangers, a une population de plus de 70,000 âmes. La ville se divise en trois parties distinctes :

1^o Le *settlement*, c'est-à-dire l'établissement européen, qui compte environ 1500 habitants, Européens ou Américains, sur 2000 blanches qui résident au Japon. C'est une des villes les plus propres et les mieux entretenues que je connaisse. Les maisons à un ou deux étages sont construites en briques carrées peintes en gris ou en noir, les saillies blanchies à la chaux, et ont des toits aux bords relevés comme des ailes de chapeaux de la forme de ceux qu'ont vulgarisés les écrans japonais.

2^o Au nord, la ville japonaise aux petites maisons basses construites en bois et en papier. Je reviendrai plus loin sur ces constructions. Il règne toujours une grande animation dans cette partie de la ville.

3^o La ville chinoise, derrière le *settlement* qui la sépare de la mer. C'est là qu'habitent les *Celestials*, qui exercent un grand nombre de petits métiers et accomplissent les fonctions de comptables et de garçons de caisse de toutes les maisons de commerce européennes.

Les Japonais sont en général de petite taille ; ils ont les cheveux noirs et lisses, la barbe peu abondante, le teint jaune-clair, parfois olivâtre, les yeux écartés et obliques, plus ou moins voilés sous la paupière. Ils sont aimables, doux, gais, rieurs et polis, surtout polis, c'est peut-être là leur trait caractéristique. Avec eux, jamais de gros mots, ni d'éclats, ni d'emportements. Quoique le costume européen soit aujourd'hui le costume officiel et que les hommes soient tenus d'avoir les cheveux coupés courts à l'euro péenne, les gens du peuple portent encore l'ancien costume national, la tunique bleue et le pantalon de même couleur en forme de jupe. Ils n'ont pas renoncé non plus à la coiffure japonaise, et ils ont généralement le devant de la tête rasé et les cheveux de derrière relevés en une petite queue verticale sur l'occiput. Quant aux femmes, elles n'ont heureusement pas encore adopté les modes de Paris et n'ont pas cet air de singes habillés, que le costume européen donne trop souvent aux représentants japonais du sexe fort. Elles portent d'amples vêtements, qui traînent jusqu'à terre et sont retenus par une ceinture colossale. Leur coiffure compliquée est traversée par de longues épingle s à forte tête. La chaussure des hommes et des femmes se compose d'une sandale de bois ou de paille munie d'une courroie qui pincent le gros orteil et le second doigt du pied. L'épaisseur de la semelle dépasse souvent

quinze centimètres, et, comme cette chaussure ne tient qu'au bout du pied, il en résulte à chaque pas un clapotement fort bizarre.

Une ligne de chemin de fer, inaugurée le 9 octobre 1872, met Yokohama en communication avec *Tokio*, la capitale. La distance qui sépare les deux villes n'est que de 29 kilomètres, que les trains parcourent en cinquante minutes. Tokio¹⁾ (qu'on appelait Yédo jusqu'à la révolution japonaise de 1868) est une ville immense. Les évaluations les plus modérées et qui paraissent les plus exactes lui donnent une population d'environ 800,000 habitants. Comme les habitations japonaises n'ont qu'un rez-de-chaussée ou tout au plus un étage, la superficie occupée par la ville de Tokio est extrêmement considérable. Elle est sillonnée d'un si grand nombre de canaux qu'on l'a souvent comparée à Venise. En fait d'étrangers, il n'y a à Tokio que le corps diplomatique accrédité au Japon et les fonctionnaires européens ou américains du gouvernement impérial.

J'allai à plusieurs reprises à Tokio depuis Yokohama, et, chaque fois, je trouvai plus d'intérêt dans cette ville immense, qui diffère de toutes celles que j'avais vues jusqu'alors. J'en visitai les principaux temples: Asakusa, dont la pagode a cinq étages; Uyeno, au milieu d'une forêt séculaire, où conduit une avenue de cent vingt lanternes de pierre; la Shiba, dont les principaux bâtiments ont été malheureusement détruits par le grand incendie de 1872, qui dévora tout un quartier de la ville; le Myokensama, avec son vieux pin, dans le tronc duquel vit, au dire de la légende, un serpent monstrueux, qui est l'objet d'une grande vénération. Je fis plusieurs excursions aux environs de Yokohama, notamment à Kamakura, fameux par le Daï-Butsu, statue colossale de Bouddha en bronze, qui ne mesure pas moins de quarante-quatre pieds de hauteur; on peut entrer dans l'intérieur de la statue, où se trouve un sanctuaire bouddhique. Je visitai aussi l'île sacrée d'Enoshima, dont la végétation luxuriante offre un coup d'œil merveilleux; j'y ai vu des camélias dont le tronc était gros comme celui de chênes de moyenne dimension.

Après avoir passé quelques jours à Yokohama, j'étais sous le charme de cette séduction que le Japon inspire en général aux étrangers qui le voient pour la première fois, et je songeai bientôt à faire un voyage dans l'intérieur du pays. J'éprouvai ce sentiment naturel aux étrangers, dont parle M. Georges Bousquet dans son remarquable ouvrage sur le Japon: „Lorsqu'on a, pendant quelque temps, vécu au Japon, dit-il, forcé de se mouvoir dans les bornes étroites assignées aux étrangers autour de chaque port ouvert, on se sent

1) Ce nom signifie „capitale de l'Orient.“

pris d'un irrésistible désir de franchir ces barrières artificielles fixées par le *Treaty limit*, de pénétrer plus avant et de visiter à l'aise les mystérieuses contrées du Daï-Nippon. On se dit instinctivement que les habitants des villes ouvertes ont perdu, au contact des étrangers, quelque chose de leur originalité, et l'on voudrait voir de près ces populations primitives, que n'a pas encore atteintes le mouvement de réforme qui se prépare autour d'elles ; mais l'absence complète de moyens de transport publics, l'impossibilité de trouver sur tout le parcours un lit, une chaise, une nourriture qui puisse être digérée par d'autres estomacs que ceux des naturels du pays et, par dessus tout, la difficulté d'obtenir du gouvernement l'autorisation nécessaire pour franchir les limites, voilà des obstacles sérieux faits pour ébranler des touristes même intrépides.“¹⁾

J'avais fait en Californie la connaissance de deux touristes, MM. Carlos Goetting, ancien négociant, d'origine allemande, établi depuis plus de vingt ans à Santiago de Chili, et Hermann Antell, médecin finlandais, qui se rendaient au Japon pour leur agrément. Nous nous étions embarqués à San Francisco sur le même paquebot, et, pendant les longues heures de la traversée du Pacifique, nous avions concerté tout un plan de voyage à travers l'île de Nippon. Mais comment mettre ce projet à exécution ? Là était la difficulté.

On sait que le Japon est un archipel qui s'étend du 30° au 51° degré de latitude nord, entre la Corée au sud et le Kamtschatka au nord. Le nombre total des îles japonaises est de plus de trois mille ; quatre seulement sont de grandes dimensions, ce sont à commencer par le nord Yézo, Nippon, la plus grande, dont le vrai nom est Hondo, Sikok et Kiusiu.²⁾ Cet empire, dont la superficie totale est de 380,000 kilomètres carrés en chiffre rond, c'est-à-dire plus de neuf fois la superficie de la Suisse, est, sauf sur quelques points spéciaux, absolument fermé aux étrangers.

Les Portugais furent les premiers Européens qui abordèrent au Japon, vers la fin de la première moitié du seizième siècle. Des jésuites venus de Makao y fondèrent bientôt quelques établissements. Les progrès du catholicisme parmi les indigènes et les rivalités violentes des missions de différents ordres religieux amenèrent des troubles, qui furent suivis d'une réaction sanglante contre les chrétiens et aboutirent, en 1638, à un décret prononçant l'expulsion définitive de tous les étrangers. Les Hollandais obtinrent seuls, en se soumet-

¹⁾ Georges Bousquet. *Le Japon de nos jours et les échelles de l'extrême Orient*, chapitre V.

²⁾ La grande île de Sakhalien, au nord, a été cédée par le Japon à la Russie en 1872, en échange de l'archipel des Kouriles.

tant à des vexations et à des humiliations sans nombre, de se maintenir dans l'îlot de Décima, situé dans la rade de Nagasaki, d'où ils exploitèrent, pendant deux siècles, le monopole du commerce entre le Japon et l'Europe. Rien n'était changé à cet égard, lorsqu'en 1854 le commodore Perry parut avec une escadre américaine dans la baie de Yédo.

On ne possédait alors que des notions très imparfaites sur l'organisation du Japon. On savait seulement qu'il y existait un régime féodal, que le pays était divisé en principautés héréditaires gouvernées par des *daïmios*, sorte de grands vassaux de la couronne qui avaient eux-mêmes des vassaux, les *samurai*, petite noblesse d'épée entièrement à la dévotion de ses maîtres. Au-dessus de la hiérarchie féodale, deux souverains, l'un temporel, le Shogun ou Siogoun, à Yédo, l'autre spirituel, le Tenno ou Mikado, à Miako, se partageaient le pouvoir suprême. L'un était le chef de l'état, l'autre celui de la religion : quelque chose comme le pape et l'empereur au moyen âge ;

Pierre et César en eux accouplant les deux Romes.

Le commodore Perry était porteur d'une „lettre du Président des Etats-Unis à Sa Majesté Impériale l'Empereur du Japon“, qu'il remit aux plénipotentiaires du Shogun. A la convention préliminaire conclue le 31 mars 1854 succéda en 1857, entre le gouvernement des Etats-Unis et celui du Shogun du Japon, un traité formel, qui ouvrit quelques ports japonais au commerce américain. D'autres puissances, à commencer par l'Angleterre, signèrent des traités identiques avec le Shogun.¹⁾ Les traités furent tous conclus avec le Shogun, qui prit dans les instruments diplomatiques le titre chinois de „Taïcoun (Grand-Seigneur) du Japon“, et les gouvernements étrangers ne doutèrent pas un instant d'avoir conclu avec le souverain du Japon. Il n'en était rien. La diplomatie avait commis la plus colossale bêtise qui se puisse concevoir. L'empereur du Japon n'était pas le Shogun, mais bien le Mikado. Les Shoguns n'étaient que de simples *daïmios*, les plus puissants de tous, plus puissants que le Mikado et qui depuis deux cents ans gouvernaient le Japon, sorte de maires du palais, tandis que les Mikados, véritables rois fainéants, n'avaient guère conservé de la souveraineté que leur qualité de chefs de la religion. Les Mikados n'en étaient pas moins restés les légitimes souverains du Japon. On ne fut pas longtemps sans s'en apercevoir. L'ouverture de ports japonais aux étrangers et la signature de traités diplomatiques par le Shogun, qui avait agi comme s'il eût été le souverain

¹⁾ Le traité d'amitié et de commerce entre la Suisse et le Japon porte la date du 6 février 1864.

du Japon, ne tardèrent pas à amener une fermentation dans le pays contre l'autorité du Shogun et en faveur du rétablissement du pouvoir du Mikado. La guerre civile éclata, les partisans du Shogun furent vaincus, le *shogunat* supprimé et, quittant Kioto, où depuis 250 ans ses prédécesseurs régnaient en rois fainéants, entouré d'un mystère religieux, le jeune empereur Mutsu-hito, rentré dans la plénitude du pouvoir impérial, vint se fixer en 1868 à Yédo même, dans la capitale qu'avaient fondée les Shoguns. La féodalité fut abolie, et le territoire de l'empire divisé en départements ou préfectures (*Ken*) au nombre de soixante et douze, réduits plus tard à soixante-cinq, auxquels il faut ajouter les trois villes impériales (*Fu*) Tokio, Kioto et Osaka. La révolution était accomplie.

La restauration du pouvoir du Mikado était due en grande partie au réveil de la haine nationale contre les étrangers. Les traités conclus indûment par le Shogun durent cependant être maintenus par le nouveau gouvernement, qui ne put pas les répudier, mais le décret de 1638 n'en subsiste pas moins, car les traités n'ont pas ouvert le Japon; ils ont seulement autorisé les Européens à résider et à faire le commerce dans cinq ports: Yokohama, Hiogo (Kobe) et Niigata dans l'île de Nippon, Hakodaté dans l'île de Yézo, Nagasaki dans celle de Kiusiu et dans deux grandes villes: Tokio, la capitale, et Osaka, toutes deux dans l'île de Nippon. Le reste, c'est-à-dire tout le Japon à l'exception de ces sept points et de quelques milles carrés autour de chacun des „ports des traités“, demeure encore aujourd'hui fermé aux étrangers. Seuls, les chefs de missions diplomatiques et les consuls généraux ont, en vertu des conventions, le droit de voyager dans tout l'empire. Il en est, on le voit, de l'intérieur du Japon comme de la Corinthe antique: il n'est pas donné à tout le monde d'y aller. Le gouvernement du Mikado consent cependant à accorder aux étrangers, sur la demande des légations ou des consulats, l'autorisation de pénétrer dans le pays, mais seulement pour y entreprendre des voyages d'exploration dans un but scientifique déterminé, pour faire l'ascension du Fuji-yama ou pour visiter quelques-unes des sources thermales des montagnes.

Confiants dans le vieil adage *Audentes fortuna juvat*, nous demandâmes, M. Goetting, M. Antell et moi, l'autorisation de nous rendre par terre de Yokohama à Hiogo, par le Tokaïdo et Kioto, pour faire dans le sud de l'île de Nippon „des études relatives à la nature du sol“.

C'était bien vague, trop vague même et pour cause. Je crois que, sans protection, nous ne nous en serions pas tirés; mais, grâce à l'appui de la légation de Russie et des consulats généraux de

Suisse et d'Allemagne et grâce aussi à l'obligeance d'un haut fonctionnaire du ministère des affaires étrangères¹⁾, dont j'avais fait la connaissance il y a quelques années, lorsqu'il représentait le Japon auprès d'une des grandes cours d'Europe, nous obtîmes assez promptement les passeports nécessaires pour notre voyage. On consentit même à nous dispenser de l'obligation de présenter un rapport sur le résultat des explorations que nous étions censés entreprendre. Nous nous occupâmes aussitôt des préparatifs du voyage, et ce ne fut pas petite affaire, car nous allions entreprendre une expédition de plus de cinq cents kilomètres dans un pays sur lequel nous n'avions que fort peu de renseignements, qui souvent même étaient contradictoires. La question des vivres, à laquelle M. Antell attachait, non sans raison, beaucoup d'importance, nous occupa assez longtemps ; il ne faut pas oublier qu'un estomac européen ne trouve guère, dans l'intérieur du Japon, de nourriture qu'il puisse supporter sans y être préparé. Nous fîmes provision de viandes d'Australie, de potages préparés en boîtes, de lait condensé, de légumes conservés, d'épices, de café, de sucre, de biscuits anglais en guise de pain, de vins, de liqueurs, etc., sans oublier les couteaux, les fourchettes, les cuillers, les assiettes, les verres et d'autres ustensiles de ménage et de cuisine. Il fallut songer à tout cela et à bien d'autres choses encore. Ce n'est pas là une des moindres particularités d'un voyage à l'intérieur du Japon ; l'Européen est obligé d'y emporter tout un attirail, dont il devrait savoir se passer.

J'engageai, par l'intermédiaire du consulat général de Suisse, un jeune Japonais, qui baragouinait quelque peu l'anglais et qui connaissait le pays que nous comptions parcourir ; il devait nous servir à la fois de guide, d'interprète et de cuisinier. Après avoir expédié directement en Europe les caisses contenant les bibelots dont nous avions fait l'acquisition et avoir consigné nos malles au bureau des steamers japonais pour être dirigées par le prochain paquebot sur Kobe, où nous devions les retrouver, nous prîmes congé des excellentes connaissances que nous avions faites à Yokohama. Enfin, le 17 décembre, au point du jour, nous fîmes charger nos bagages sur deux *djinriksha* ou *jin-riki-sha*, sorte de cabriolet en miniature ou de chaise à une place montée sur un essieu à grandes roues, qu'un homme (*ninsoku* ou *ninsogo*) traîne au trot. C'est le mode de locomotion universellement employé au Japon sur toutes les routes

¹⁾ M. Hiromoto Watanabé, chargé d'affaires du Japon à Vienne en 1875. M. Watanabé est secrétaire général de la société impériale de géographie de Tokio et membre honoraire de la société de géographie de Berne.

où il est praticable. Si l'on a de fortes étapes à faire (et c'était notre cas), deux hommes s'attellent à chaque véhicule, l'un dans le brancard et l'autre en flèche. Nous montâmes, à notre tour, chacun dans une *djinriksha*; Tadjima, notre guide, en fit autant, et à huit heures et demie notre petite troupe se mit en route pour gagner Kioto.

II.

Nous traversons au grand trot de nos coolis la concession européenne et les quartiers indigènes de Yokohama, et nous atteignons en une heure et demie environ le Tokaïdo, la chaussée impériale qui conduit à Kioto. Nos hommes font une halte de quelques instants au village de Fusijawa pour reprendre haleine et se désaltérer en buvant du thé. Nous repartons bientôt, non sans avoir admiré les auvents sculptés du temple de la localité. Le Tokaïdo, qui mesure plus de deux mètres de largeur, est bordé par les poteaux d'une ligne télégraphique aboutissant à Hiogo au câble sous-marin de Nagasaki. Deux autres câbles partent de Nagasaki et mettent, à Vladivostock et à Shanghaï, les télégraphes du Japon en double communication avec l'Europe, tant par les possessions russes de l'Asie que par les mers de Chine et les Indes anglaises. La circulation est fort active sur le Tokaïdo, dont le sol offre une résistance suffisante pour permettre à nos douze coolis de ne pas quitter le pas de course. Nous croisons un nombre considérable d'indigènes traînant, sur un simple essieu muni de deux roues en bois plein, d'immenses troncs de pins destinés aux constructions navales. La foule est parfois compacte, mais elle s'écarte toujours sans difficultés pour laisser passer nos six *djinriksha* qui filent silencieusement. C'est à peine si l'on entend, sur la route battue, le bruit des roues qui tournent et des hommes qui courent les pieds chaussés de sandales de paille, en disant à demi-voix aux passants qu'ils dérangent: *Gomen-nasare* (pardon)! Presque partout, les enfants nous saluent d'un joyeux *Ohaïo!* (bonjour!)

Vers midi et demi, nous faisons halte pour le *tiffin*¹⁾ dans une auberge ou maison de thé (en japonais *tchaya*²⁾), du village d'Yotsuya, où Tadjima se tire à son honneur et à notre satisfaction de la partie culinaire de sa charge.

A l'est, belle vue sur le Fuji-yama et l'Oyama tout blancs de neige. Après avoir traversé le Sakawa dans un bac avec nos

¹⁾ C'est le nom que dans l'extrême orient les Européens donnent au repas du milieu du jour.

²⁾ *Tcha* ou *Cha* signifie thé, et *Ya* maison.

djinriksha, nous jouissons d'un beau coup d'œil sur l'océan, dont la presqu'île d'Idzu nous avait séparé depuis Yokohama.

A cinq heures précises, nous arrivons sur les bords du petit fleuve d'Odawara, divisé en cet endroit en deux bras, dont le premier sert de frontière naturelle au territoire ouvert aux étrangers. Un poteau indicateur portant l'inscription *Treaty limits* se dresse avant le pont de bois qui est jeté sur l'Odawara. Au delà, c'est le terrain défendu. Passé ce Rubicon, l'Européen est hors la loi et ne doit plus s'en prendre qu'à lui-même, s'il lui advient quelque mésaventure, comme ce n'a été que trop souvent le cas pour les imprudents qui ont franchi cette limite sans permission. Nous arrivons bientôt au gros bourg d'Odawara, où nous nous installons pour la nuit dans une maison de thé, où Tadjima nous prépare un souper à l'europeenne, que nous arrosions d'un grand nombre de petites tasses de thé à la japonaise. Ce thé très léger et à peine coloré cause presque toujours une forte déception aux Européens la première fois qu'ils y portent leurs lèvres. On s'y fait d'ailleurs assez vite, et l'on ne tarde pas en général à reconnaître que la pâle infusion qu'on a tout d'abord dédaigneusement qualifiée „d'eau chaude“ est bien préférable à cet amer breuvage à la mode en Europe sous le nom de thé et qui n'est buvable qu'additionné de sucre et de crème.

Comme la plupart des habitations japonaises, l'hôtellerie où nous sommes descendus est construite en papier. Quatre madriers forment les angles de l'édifice; les murs extérieurs, de même que les parois intérieures, ne sont que de simples cloisons d'un papier mince et fort résistant tendu sur des châssis de bois. Ces châssis peuvent glisser les uns derrière les autres au moyen de rainures dans lesquelles ils sont emboîtés, et la maison peut ainsi s'ouvrir de tous les côtés à la fois pour laisser pénétrer l'air et la lumière, ce qui est très nécessaire, car il n'y a pas de fenêtres proprement dites. Ces constructions de bois et de papier ont l'avantage de pouvoir résister aux secousses des tremblements de terre, qui sont très fréquents au Japon et souvent terribles. J'en ai ressenti deux à Yokohama dans la première quinzaine de décembre. Le plancher des maisons japonaises est invariablement recouvert de nattes en paille de riz; il n'y a aucun ameublement dans les pièces, tout au plus quelques paravents et quelques cabinets de laque d'un ou deux pieds de hauteur. Les chaises sont inconnues et ne seraient d'ailleurs d'aucun usage, les Japonais ayant l'habitude de s'asseoir sur leurs talons à la manière arabe. Des braseros portatifs tiennent lieu de fourneaux et de cheminées; ils servent à cuire le riz et à faire bouillir l'eau pour le thé, l'alpha et l'oméga de la cuisine japonaise. L'emploi de ces braseros dans des maisons

dont les murs sont en papier et dont le plancher est recouvert de nattes de paille demande des précautions extrêmes et occasionne fréquemment des incendies, qui s'étendent avec une effrayante rapidité. J'ai vu à Tokio le feu dévorer en quelques heures tout un quartier de la ville d'une superficie de plus d'un mille carré. Il est vrai qu'une quinzaine de jours après le désastre quelques maisons étaient presque entièrement reconstruites, la bâtisse des habitations japonaises ne demandant pas un temps considérable.

Après le souper, nous essayons sans grand succès sur nos hôtes l'effet des quelques mots japonais que nous possédons. Tous les habitants de la maison de thé, hommes, femmes et enfants sont venus regarder manger les „barbares“, en fumant leurs petites pipes de métal à tuyau de bambou, et nos moindres gestes provoquent chez eux des accès de rire inextinguibles. La haute taille et la corpulence de M. Götting excitent en particulier leur hilarité. Les Japonais rient du reste toujours et à tout propos. Nous faisons ensuite nos préparatifs de nuit. Ce n'est pas long, car, dans le Japon japonais, il faut renoncer à coucher dans un lit, le meilleur ami de l'homme n'y étant pas même connu de réputation. Nous nous roulons dans nos couvertures de voyage et nous nous étendons sur les nattes en paille de riz, d'une propreté exquise, qui recouvrent le plancher. Mais il faut faire un apprentissage avant d'arriver à dormir sur une surface aussi dure, et ce n'est que fort tard dans la nuit que je parviens à goûter du repos.

Le lendemain matin, nous partons en *djinriksha* pour Myanoshita : nous nous dirigeons maintenant du côté du nord-ouest. Il a plu à torrents pendant une partie de la nuit, ce qui a quelque peu défoncé le sol sablonneux de la route ; aussi nos coolis commencent-ils à trouver que les Européens sont des gens de poids. Nous quittons le Tokaïdo à Itabashi et suivons un étroit sentier qui s'élève rapidement le long des flancs de la montagne et qui est à peine assez large pour laisser passer une *djinriksha*. Rien de pittoresque comme ces rochers abrupts disparaissant au milieu d'une végétation luxuriante de conifères de toute espèce (pins, thuyas, eèdres, etc.), de camélias, de bambous et généralement d'essences aux feuilles toujours vertes. Cette abondance de plantes au feuillage persistant contribue à donner aux paysages japonais le caractère riant et parfois idyllique qui frappe tout d'abord l'étranger. Souvent une grue, une cigogne ou un héron fend l'air à de grandes hauteurs au-dessus de nos têtes. Les gouttes de la pluie qui est tombée pendant la nuit étincellent sur la verdure comme autant de diamants sous l'éclat des rayons du soleil.

A un détour du chemin, nous nous trouvâmes brusquement en face d'un abîme: le sentier avait été emporté par un éboulement. Impossible d'aller plus loin en *djinriksha*. Nous dûmes mettre pied à terre et franchir le mauvais pas le long d'une étroite corniche de terre humide et glissante entre des rochers escarpés couverts de lichens. Il nous fallut continuer notre route à pied en compagnie de Tadjima et de quatre de nos coolis, qui chargèrent sur leurs dos nos provisions et nos bagages, tandis que leurs camarades rentrèrent à Odawara avec les six véhicules. Nous traversâmes ensuite le village de Toonosawa, où il y a des sources thermales, et celui de Dogashima, pour arriver en deux heures de marche environ, toujours en montant, au bains de Myanoshita.

Distance de Yokohama à Odawara: onze *ri*, et d'Odawara à Myanoshita: trois *ri*; total quatorze *ri*, soit trente-cinq milles anglais ou cinquante-quatre kilomètres.

L'établissement des bains est une grande maison de thé propre et bien tenue; nous y prenons des bains chauds, pour ne pas dire brûlants, dans de grandes piscines en bois, où grouillent pêle-mêle, à de certaines heures, tous les habitants du village, sans distinction d'âge ni de sexe. Les Japonais ont sur la pudeur des idées qui diffèrent essentiellement des nôtres.

Nous fîmes ensuite une promenade dans la montagne aux environs, jusqu'à un torrent près duquel les sources thermales abondent. Les eaux sont conduites à Myanoshita, et même au delà, au moyen de tuyaux de bambou. Des hauteurs de Kiga, l'œil plonge dans la vallée, qui s'enfonce entre des collines verdoyantes et que ferme en face de nous à l'horizon la masse énorme du Fuji-yama, le tout-puissant volcan éteint depuis plus d'un siècle et demi (la dernière éruption eut lieu en 1708) et dont le cratère couvert de neige s'élève à une altitude de près de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. L'effet de cette immense pyramide solitaire défie toute description et donne un caractère inexprimable au paysage qu'elle domine de sa majesté grandiose. Le jardin de notre maison de thé est une merveille dans son genre. Les Japonais, on le sait, sont passés maîtres en l'art du jardinage: dans un enclos de médiocre étendue, de petits filets d'eau limpide forment de petites cascades, qui alimentent de petits lacs; de petits ponts formés d'une seule pierre sont jetés sur ces rivières artificielles, puis ce sont des vallées, des coteaux, des rochers, des chaînes de montagne en miniature et jusqu'à un Fuji-yama de quelques pieds de hauteur, dont le sommet est artistement garni de pierres blanches pour simuler la neige. Une multitude d'arbres de diverses essences, petits sapins, petits cèdres, om-

bragent les rives des lacs et des rivières de ce parterre lilliputien.

Le règne végétal est très richement représenté au Japon; il en est de même du règne minéral. La faune y est par contre extrêmement pauvre, sauf en ce qui concerne l'ornithologie. L'ours, le loup et le renard sont à peu près les seuls carnassiers qui s'y trouvent. Parmi les animaux domestiques indigènes, on ne peut citer que le chien, le cochon et le cheval, et encore ce dernier y est-il si rare que c'est à peine si on peut le compter. Toutes les autres espèces viennent de Chine et n'existent qu'en très petit nombre au Japon, où elles sont exclusivement réservées au service des Européens. Il ne faut pas oublier de mentionner le ver à soie, pour lequel la culture du mûrier est entreprise sur une très grande échelle.

L'appartement qu'ont occupé le Mikado et l'impératrice lorsqu'ils sont venus à Myanoshita ne diffère en rien des autres pièces japonaises que j'ai vues; ce sont toujours les mêmes nattes en paille de riz, les mêmes parois de papier tendu sur des châssis en laque et la même absence de meubles qu'on remarque ailleurs. On n'y entre que pieds nus ou en pantoufles, ce qui est du reste l'usage général dans les maisons japonaises, les indigènes déposant toujours à l'entrée des habitations leurs sandales, dont les semelles de bois ont une épaisseur si phénoménale qu'il faut en avoir vu pour en admettre la possibilité. J'eus soin, pour y pénétrer, de chauffer par dessus mes bottes des babouches turques dont j'avais fait l'emplette à Constantinople et qui m'avaient déjà rendu le même service pour entrer dans les mosquées en Turquie et en Egypte et pour visiter les palais du feu sultan Abdul-Azziz de triste mémoire, au sérail, à Dolma Bagtché et à Beylerbey.

III.

Le lendemain, avant de nous laisser partir pour Hakoné, notre hôtesse nous fit à chacun un petit présent, et je reçus, pour ma part, une tasse de porcelaine dans un bol de bois laqué à l'intérieur. J'en ai fait un charmant cendrier pour mon fumoir. Nous la remercîâmes du geste, et elle nous répondit par des éclats de rire qui découvrirent toutes ses dents noires. On sait en effet que, dès qu'une femme a connu les joies de la maternité, elle se rase les sourcils et se fait laquer les dents en noir. Cet usage est toujours rigoureusement observé, et l'on trouverait difficilement au Japon une mère de famille indigène qui eût les dents blanches et les sourcils visibles. Au moment où nous allions nous mettre en route, deux agents de police, en uniforme à l'europeenne comme tous les fonctionnaires du gouvernement japonais, et munis d'une baguette analogue à celle des constables

anglais, vinrent nous demander nos passeports. Ils nous les rendirent, après les avoir soigneusement examinés et après avoir inscrit sur leurs registres nos noms, le but de notre voyage, la date de notre arrivée à Myanoshita et celle de notre départ de cette localité, ainsi que notre prochaine destination; puis ils s'éloignèrent en souriant et en répétant à plusieurs reprises : *Arigato, arigato* (merci, merci) avec force démonstrations de politesse. Les Japonais sont certainement un des peuples les plus courtois et les plus affables du monde.

Nous partons avec Tadjima et nos quatre coolis. L'étape se fera aujourd'hui à pied, car le sentier que nous devons suivre et le col de montagne que nous avons à franchir pour atteindre Hakoné ne sont pas praticables aux *djinriksha*. Ce trajet ne peut se faire qu'à pied ou à cheval (et il n'y a aucun cheval actuellement à Myanoshita) ou en *kango*. Qu'on se représente une sorte de panier de forme oblongue à deux anses pouvant contenir un corps humain à la condition qu'il soit plié en trois; un long et solide bambou est passé dans les deux anses, le tout est recouvert d'une sorte de couvercle en osier. On s'y introduit de côté comme on peut, et il faut s'y tenir les genoux aux dents et la tête penchée en dehors pour éviter le contact du bambou auquel pend cet appareil de torture, que portent deux coolis à demi-nus au moyen dudit bambou qu'ils posent sur leurs épaules, l'un devant, l'autre derrière.

Le *kango* est le mode de voyager le plus usité à la montagne, mais, pour l'Européen qui n'a pas été accoutumé dès l'enfance à se désosser, c'est un véritable supplice, et je ne souhaiterais pas à un ennemi mortel de voyager quelques jours de suite en *kango*.

Le temps est radieux, mais froid. La température s'est considérablement abaissée pendant la nuit; il gèle, et un violent vent d'ouest nous coupe la figure. Le sentier que nous suivons s'élève rapidement sur le flanc de la montagne à travers une haute forêt de bambous, au sortir de laquelle nous atteignons de vastes prairies dépourvues d'arbres; en se retournant, on jouit d'un beau panorama de la contrée que nous avons parcourue la veille et l'avant-veille et de la côte orientale du Japon, de la baie d'Odawara au golfe de Yédo. Nous arrivons vers midi à Hashi-no-yu, station thermale connue dans tout le Japon par ses bains sulfureux. Parvenus au sommet de la montagne, nous n'avançons plus qu'à grand' peine, à cause de la force terrible du vent. Sur l'autre versant, à quelque distance d'un petit lac que nous laissons sur notre droite, est une belle statue de Bouddha de grandeur double de nature, taillée dans un pan de rocher vertical. Le lac de Hakoné, aux flots bleus et limpides, se découvre tout à coup à nos regards au milieu d'un cirque de montagnes gazonnées, qui se

reflètent dans le miroir de ses eaux. Nous rejoignons enfin le Tokaïdo dallé d'énormes pierres irrégulières et qui n'est accessible qu'aux piétons. Nous ne tardons pas d'ailleurs à le quitter pour aller visiter le grand temple de Hakoné. Nous longeons le lac, dont les vagues viennent se briser contre le mur de soutènement du chemin, et nous arrivons au temple par une belle avenue de pins, que termine un escalier de quatre-vingt-dix marches suivi d'un grand portique. Ce sanctuaire n'offre d'ailleurs rien d'intéressant : tout y est délabré (sauf une façade récemment restaurée), solitaire, abandonné. Nous revenons sur nos pas, nous rejoignons le Tokaïdo qui est bordé d'arbres séculaires, et nous faisons enfin halte dans la maison de thé où Tadjima nous conduit ; malheureusement le froid augmente sans cesse, et, lorsque nous nous étendons le soir sur les nattes pour nous livrer au sommeil, nous constatons en grelottant que nous ne sommes pas parvenus, à l'aide de deux braseros ardents, à éléver la température de la pièce où nous sommes à plus de quatre degrés centigrades au-dessus de zéro. Rien d'inconfortable comme d'habiter une maison de papier en hiver. Nous sommes cependant à la latitude de l'île de Chypre ou de Biskra en Algérie (35° nord).

A partir de Hakoné, le Tokaïdo, qui mesure maintenant plus de trois mètres de largeur, est encore dallé d'énormes blocs de pierre qui nous abîment les pieds et rendent la marche si difficile que nous avons besoin de six coolis (au lieu de quatre que nous avions précédemment) pour transporter nos *impedimenta*. C'est avec une véritable satisfaction que nous arrivons dans la plaine à Mishima, où, après avoir dû exhiber nos passeports au chef du village, nous continuons notre voyage en *djinriksha*. Nous avons parcouru à pied dans la montagne, depuis l'avant-veille, une distance d'environ dix *ri*, soit vingt-cinq milles anglais ou quarante kilomètres.

Mishima a un temple orné de beaux portiques et de grands jardins, où les bonzes élèvent des troupeaux sacrés de coqs. Il y en a de toute taille et de diverses espèces. A partir de ce village et jusqu'à Numadsu, le Tokaïdo est bordé des deux côtés de maisons basses, aux toits de chaume qui se succèdent presque sans interruption pendant deux *ri* et dont l'aspect monotone finit bientôt par lasser les yeux. Comme il fait encore grand jour lorsque nous arrivons à Numadsu, où nous comptons passer la nuit, nous en profitons pour faire une promenade au bord de la mer, et, nous traversons, en rentrant au village, les premières plantations de thé que j'ai vues. Après le dîner, l'autorité locale nous fait demander nos passeports, puis vient un aveugle, sorte de fakir ou de derviche bouddhiste, qui, tout en psalmodiant quelques chants plaintifs d'un ton nasillard, s'enfonce de

longues aiguilles dans le corps. Au moment où nous allons nous livrer au repos, l'aubergiste nous apporte une bouteille de vin oubliée, nous dit-il, en ce lieu par le dernier Européen qui y passa. J'enlève la couche épaisse de poussière et de toiles d'araignées qui la recouvre, et je lis non sans surprise, sur l'étiquette vieillie, les mots à demi-effacés : *Yvorne 1868*. Quand et comment cette bouteille d'*Yvorne* s'était-elle égarée à Numadsu dans le territoire fermé du Japon? Je l'ignore; mais je puis assurer qu'elle y a été la bienvenue lorsque nous y avons passé de 20 décembre et que nous ne nous sommes pas fait prier pour la vider jusqu'à la dernière goutte.

Nous quittons Numadsu le lendemain vers dix heures du matin en *djinriksha*, après avoir orné les boutonnières de nos manteaux de bouquets de fleurs de thé. Quel succès n'auraient-elles pas et ne nous vaudraient-elles peut-être pas à nous-mêmes, ces petites fleurs blanches au feuillage vert foncé, si nous pouvions les produire dans quelque salon de la vieille Europe? Mais nous sommes à plus de quatre mille lieues de Marseille, et nous devons nous contenter du plaisir champêtre, qui a bien son charme, de faire une cueillette de fleurs de thé sur les arbustes où elles s'épanouissent. Le Tokaïdo est de nouveau, comme entre Mishima et Numadsu, bordé des deux côtés de maisons qui se suivent presque sans interruption avec une monotonie désespérante. Aussi le quittons-nous sans regrets pour prendre un chemin qui longe la mer au milieu des bois de pins dont les dunes sont recouvertes. Aux dunes succède une vaste plaine d'alluvion, parsemée d'énormes pierres rondes; nous mettons pied à terre par commisération pour nos coolis, qui n'en peuvent plus, et nous rejoignons le Tokaïdo après deux heures d'une marche très fatigante, interrompue par la traversée de deux bras de rivière en bateau avec nos *djinriksha*. La route suit la mer d'assez près, franchit l'*Okitsukawa* sur un pont de bois de plus de mille pieds de longueur et atteint le village d'*Okitsu*, où nous arrivons vers quatre heures. Le village est fort animé; la population, avide de voir de près des "barbares de l'occident", se presse en grand nombre sur notre passage, au point d'empêcher parfois nos coolis d'avancer, sans manifester d'ailleurs à notre égard d'autre sentiment que celui d'une très vive et légitime curiosité. Nos villageois ne feraient-ils pas de même si des Japonais venaient tout à coup, dans leur costume national, à passer au milieu d'eux?

L'accueil que les indigènes font aux étrangers n'est pas un des moindres charmes d'un voyage dans l'intérieur du Japon. On sent qu'on y est le bienvenu; et, de fait, le premier mouvement de surprise ou même d'effroi passé chez les habitants de l'auberge où l'on

veut s'arrêter, ou chez tout autre bourgeois à qui l'on demande l'hospitalité, ils s'empressent de servir leur hôte de leur mieux. La glace est vite rompue avec les Japonais. Les servantes apportent le thé, qui, du matin au soir, est toujours prêt. On fait cercle autour de l'étranger; on le regarde un peu comme un animal exotique, mais la curiosité dont on fait preuve à son égard n'a rien de malveillant. Demandez-vous encore du thé, un verre d'eau, du feu pour votre cigare, quoi que ce soit : *Tadaïma* (tout de suite)! répond-on, et, de toutes parts, on se hâte de vous satisfaire, toujours en souriant.

Je me rappelle la peine que ces braves gens se sont souvent donnée pour m'apprendre à manger du riz avec les petites baguettes quadrangulaires de bois ou d'os qui leur tiennent lieu de fourchettes et de cuillers — et leur joie enfantine lorsque j'y suis enfin parvenu.

Plusieurs jonques de pêcheurs à un ou deux mâts, dont le gréement consiste en voiles carrées en nattes de bambou, se balancent dans les eaux du village. Le pays est fertile et bien cultivé; quelques plantations de thé et de cannes à sucre alternent au milieu des rizières; la route est partout bordée d'orangers et de mandariniers aux fruits mûrs.

Sur une éminence qui domine le village se dresse un beau temple consacré au culte de Shinto, c'est-à-dire à l'antique religion nationale, antérieure à l'établissement du bouddhisme et dont le Mikado est le chef en sa qualité de fils et de successeur des dieux. Le culte du pur Shinto est redevenu la religion officielle depuis la révolution de 1867, mais la grande majorité des Japonais est nominalement bouddhiste, et encore le bouddhisme japonais est-il presque méconnaissable grâce aux superstitions et aux légendes populaires qui l'ont en quelque sorte étouffé. L'incrédulité est du reste générale au Japon. Il n'y a nulle part peut-être une absence aussi complète de sentiments religieux que dans ce pays.

D'Okitsu, nous suivons le Tokaïdo jusqu'à Egiri, où nous prenons un petit chemin sablonneux entouré de bambous, qui, après avoir traversé quelques hameaux, nous ramène sur les dunes boisées de pins qui bordent l'océan. La culture de la canne à sucre, qui s'étend sur la plage jusqu'au bord même de la mer, se fait ici sur une assez grande échelle, et nous voyons à l'entrée de chaque village d'énormes tas de cannes broyées, dont on a extrait le suc au moyen de meules en bois très primitives, que font manœuvrer les femmes. Les habitations sont généralement construites en pisé et recouvertes d'un toit en treillis de bambou.

Nous faisons halte vers une heure dans un village dont je n'ai pas retenu le nom, au pied de la colline de Kimosan. Après le *tiffin*.

nous nous mettons en devoir de visiter le temple situé sur la colline, On y parvient au moyen d'escaliers de pierre de quatre cent soixante et une marches formant quinze lacets sur le flanc de la colline jusqu'au premier portique du temple. Les marches de ces escaliers étant fort larges et parfois très élevées, on a dû à maint endroit pratiquer des degrés intermédiaires. On compte encore cent trente-trois marches du portique extérieur jusqu'au pied de l'escalier monumental de trente-quatre marches qui aboutit au grand portique, soit six cent vingt-huit marches jusqu'au portique principal. De là, trois escaliers d'une centaine de marches chacun conduisent au temple lui-même. La vue dont on jouit du haut de la dernière terrasse s'étend sur presque toute la baie d'Okitsu et vaut, mieux que le temple lui-même, la pénible ascension qu'il faut faire pour y parvenir. Le sanctuaire comprend plusieurs corps de bâtiments, avec les portiques traditionnels des édifices religieux de ce genre. Tout y est richement doré, mais, sauf quelques curieuses peintures murales dans une des cours, je n'y ai pas vu une seule œuvre d'art digne de ce nom.

Les temples japonais offrent bien plutôt l'aspect d'une cité que d'un édifice. Ils se composent presque toujours d'un vaste parc planté d'arbres sur un terrain généralement accidenté, dans lequel s'élèvent, en nombre plus ou moins considérable à côté du bâtiment principal, des sanctuaires accessoires, des pagodes, des bonzeries, des portiques, des fontaines pour les ablutions, etc. Les plus vastes temples comme les plus humbles, de même que les palais et les chaumières, sont toujours construits en bois. Ils sont faits pour être vus de l'extérieur. Les fidèles restent à l'entrée pour y faire leurs dévotions rudimentaires : frapper sur un gong pour appeler la divinité, l'invoquer, puis battre des mains pour la congédier. *Plaudite, acta est.*

Le génie des architectes japonais est d'avoir su comprendre la beauté que peuvent se prêter réciproquement l'art et la nature. Je n'ai pas vu au Japon un seul sanctuaire qui ne fût à sa place et qui ne contribuât même à donner un charme de plus au paysage environnant. On n'en pourrait certes pas dire autant de toutes les églises ou chapelles qu'on rencontre en pays de chrétienté.

La région que nous traversons ensuite est principalement cultivée en rizières, mais on y remarque aussi beaucoup de champs de thé et de cannes à sucre et même un peu de coton; partout les plants de thé sont soigneusement recouverts de paille de riz pour les préserver de la gelée. Le thé est un des principaux articles d'exportation du Japon. On en a exporté en 1879 pour une valeur de 7,446,000 *yen* (plus de fr. 37,000,000). L'exportation de la soie (brute) a cependant

une importance plus considérable encore. Elle a atteint le chiffre de 11,148,000 *yen*, en 1879 (près de fr. 56,000,000).

Nous rejoignons enfin le Tokaïdo à Shidzuoka, où nous passons la nuit, non sans avoir dû auparavant, comme la veille à Okitsu, soumettre nos passeports au visa du chef du village.

Nous partons le lendemain pour Kanaya, et nous jouissons encore, en sortant de Shidzuoka, d'un beau coup d'œil sur la blanche pyramide du Fuji-yama. Nous traversons l'Utsugawa sur un pont de bois de trois mille six cents pieds de longueur (c'est le plus long pont de ce genre que j'aie jamais vu), sous lequel ne coulent en cette saison que quelques petits filets d'eau disparaissant sous les énormes pierres dont le vaste lit du fleuve est encombré. Le Tokaïdo quitte alors enfin la côte pour s'engager de nouveau dans les montagnes. La route, qui est bonne et d'une largeur inusitée, est bordée des deux côtés de cèdres superbes. La pente est assez douce et atteint, après un double lacet, un tunnel de deux cent soixante-dix-huit pas de longueur creusé dans le roc et revêtu de planches à l'intérieur; la route redescend de l'autre côté du tunnel, et, pendant quelques moments, on pourrait se croire sur une des routes de nos Alpes. A notre passage à Fuji-Yéda, l'autorité locale nous demande nos passeports; même formalité à Shimada. Décidément, la police japonaise pourrait rendre des points aux polices les mieux organisées et les plus soupçonneuses des états européens; mais j'oublie que nous nous trouvons sur un terrain défendu, dont l'accès est interdit aux „barbares“, et j'aurais mauvaise grâce à me plaindre de formalités même excessives, qui ont pour résultat de nous permettre de voyager en toute sécurité. Nous traversons ensuite sur de vieux ponts de bois, qui oscillent sous le poids de nos *djinriksha*, les deux bras du fleuve qui précède Kanaya et dont le lit presque à sec est obstrué de pierres énormes et de gros troncs d'arbres abandonnés par les eaux. Pendant que les agents de l'autorité à Kanaya procèdent au visa de nos passeports, plus de deux cents indigènes, hommes, femmes portant leurs enfants dans le dos, jeunes filles coquettement parées, enfants et vieillards, font cercle autour de nous et nous regardent avec un étonnement presque effaré. Le rassemblement grossit à chaque instant; on rit, on chuchote autour de nous; les plus hardis se hasardent jusqu'à venir toucher les vêtements des „barbares.“ Le succès que nous obtenons commence à devenir gênant. Le D^r Antell nous propose alors de répondre par un salut à la manifestation populaire dont nous sommes l'objet, et nous saluons tous les trois simultanément la foule. L'effet de notre salut est vraiment magique: tous les habitants du village qui sont venus contempler les „barbares“ se précipitent aus-

sitôt le front dans la poussière pour nous faire honneur. En nous rendant nos papiers, le chef du village (*mura-no-kotscho*) et ses acolytes joignent au salut militaire européen en usage chez les fonctionnaires japonais l'antique salut national en se prosternant jusqu'à terre, ce qui contraste étrangement avec l'uniforme dont ils sont revêtus. Le Japon est d'ailleurs depuis 1867 la terre classique des contrastes et des bizarreries de ce genre. J'ai rencontré un jour un indigène qui, portant une redingote noire pour tout vêtement, se promenait „avec un air de gloire“ un chapeau de soie sur la tête, les jambes nues et les pieds chaussés de sandales de paille !

L'adoption du costume européen, qui est de rigueur chez les fonctionnaires du gouvernement, tend à se généraliser à Tokio et dans les ports des traités; mais il en est tout autrement à quelques journées de la capitale. La population de l'intérieur du pays a gardé l'ancien costume national, le pantalon en forme de jupe, le manteau aux manches flottantes et les hautes sandales de bois dont nous avons déjà parlé. Les hommes ont toujours le crâne rasé, et les cheveux de derrière forment une petite queue verticale, ramenée sur le devant de la tête. Les femmes ont partout conservé leur élégant costume, cette ample robe de chambre de soie serrée à la taille par une ceinture de dimensions phénoménales, et leur coiffure compliquée, vrai chef-d'œuvre d'architecture capillaire, et elles sont telles qu'on en a vu maintes fois fidèlement représentées sur les écrans et les paravents japonais.

A Yokohama et jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur du pays, les coolis portent en général un caleçon et une veste de cotonnade bleue, ainsi qu'un mouchoir bleu autour de la tête. Plus loin, ils vont entièrement nus, sauf le pagne (*fundoshi*); partout, ils sont chaussés de sandales de paille, qui s'usent promptement et demandent à être souvent renouvelées. Quelques-uns sont tatoués des pieds à la tête, et leur dos offre parfois au regard un tableau de genre complet.

L'introduction du costume européen au Japon est un signe des temps nouveaux et indique toute une révolution dans les mœurs: avec le pantalon et la redingote, il n'est en effet plus guère possible de porter deux sabres dans sa ceinture, comme le faisaient autrefois les trop fameux *samurai*. Cet antique usage a pris fin et est aujourd'hui interdit. Le *harikiri*, ce duel japonais dans lequel l'offensé s'ouvrait le ventre lui-même pour obliger son adversaire à agir de même, est devenu en même temps infiniment plus rare. Ne regrettons donc pas ce changement, quoique le Japon ait par là perdu plus d'un coup d'œil pittoresque qu'offrait l'ancien régime.

IV.

Nous quittâmes Kanaya le 23 décembre à neuf heures du matin, et nous fîmes tout d'abord un *ri* et demi à pied, pour franchir le Sayononakaya et le Hyonaki, contre-forts de montagne, qui ont l'air d'être les bosses d'un chameau gigantesque. Nous retrouvâmes à Nisaka, vers onze heures, nos coolis qui nous avaient devancés avec les *djinriksha*. Rien à signaler d'ailleurs dans cette journée, si ce n'est une excellente friture de petits poissons rouges de l'espèce de ceux qui font en Europe l'ornement des pièces d'eau de luxe. A Hamamatsu, nous apprîmes qu'une troupe d'insurgés, auxquels s'étaient joints une bande de brigands, battaient le pays à quelque vingt-cinq *ri* de distance. Le télégraphe ayant été coupé, on était sans renseignements précis sur leur compte. Dans le doute, Tadjima nous engagea à attendre les événements à Hamamatsu. Nous tîmes conseil, et nous décidâmes de poursuivre notre route tant que les autorités japonaises ne s'y opposeraient pas.

Ce qui fut dit fut fait. Nous partîmes le lendemain pour Toyohashi par un temps fort beau, mais assez froid (6° cent.). Nous portions ostensiblement nos armes, ce qui rassurait un peu le brave Tadjima, qui nous trouvait bien téméraires de vouloir à tout prix poursuivre notre route. Nous lui faisions l'effet d'êtres absurdes et invraisemblables. N'était-ce pas le comble de la folie que de s'aventurer dans un pays insurgé, lorsqu'on aurait pu rester à Hamamatsu, dont les maisons de thé offrent à tout venant :

Bon souper, bon gîte et le reste?

Pourquoi ne pas y demeurer, en attendant des nouvelles précises de l'insurrection? Et Tadjima de nous vanter le *saki* (eau-de-vie de riz, dont les Japonais sont grands amateurs) de Hamamatsu et de nous faire le tableau le plus séduisant possible des joueuses de guitare et des danseuses de la ville! Il fallait être vraiment les „barbares“ que nous sommes pour avoir quitté Hamamatsu dans ces conditions. Nous n'en atteignîmes pas moins Toyohashi sans encombre le soir du 24 décembre. Nous nous remîmes en route le jour de Noël avant huit heures du matin. Le temps était radieux, la campagne couverte de givre. Nous avions, ou plutôt nos *ninsogo* avaient une très forte journée en perspective pour atteindre Atsuta: seize *ri* et demi, plus de quarante-un milles anglais ou environ soixante-sept kilomètres. La vigueur de ces hommes est incroyable. J'ai fait une autre fois encore en un jour, en *djinriksha*, sans changer de coolis, une excursion aussi forte dans le territoire de Yokohama que le trajet de Toyohashi à Atsuta, et, en rentrant le soir à l'*International Hôtel*, mes hommes brûlaient le pavé comme au départ. Soixante-sept kilomètres

en *djinriksha* dans la journée! Il faut les avoir faits pour y croire. Il est vrai qu'après cette course les hommes ont dû se livrer pendant deux jours consécutifs à un repos absolu, et il en a sans doute été de même pour les coolis que nous avons laissés à Atsuta. A ce métier de bête de somme, ces gens gagnent en général vingt-cinq *sen* (fr. 1.25 de notre monnaie) par *ri*. Comme on fait en moyenne dix *ri* par jour avec une *djinriksha* attelée de deux coolis, chaque homme reçoit ainsi deux *yen* et cinquante *sen* (environ fr. 12.50).

Il faisait nuit noire lorsque nous arrivâmes à Atsuta, sur les bords du golfe de Yokaïtchi. Nos hommes avaient allumé des lanternes de papier de couleur à raison de deux par véhicule, et cette arrivée nocturne de six *djinriksha* illuminées avait je ne sais quoi d'étrange et de fantastique dont je garde nettement le souvenir.

Le lendemain, 26 décembre, nous nous embarquons à dix heures et demie à bord d'une jonque pour traverser le golfe de Yokaïtchi. Un faible vent souffle du nord-ouest, et les mariniers japonais le serpentent tant bien que mal avec leur grand'voile en natte de bambou pour aller dans la direction du sud-ouest; nous avons quatre hommes d'équipage qui, la brise venant bientôt à tomber, doivent se mettre aux avirons pour nous faire avancer. Nous débarquons après six heures et demie de navigation, et nous sommes à cinq heures à Yokaïtchi, où règne une assez grande animation. Deux vapeurs japonais mouillent dans la rade; le village est occupé militairement; un grand nombre de maisons sont brûlées, quelques débris fument encore ça et là, les poteaux télégraphiques du Tokaido sont coupés à ras de terre. Les insurgés au nombre de deux mille, dit-on, s'étaient emparés du village et ont été défaites avant-hier par les troupes impériales venues de Tokio par mer; un bâtiment de guerre qui disparaît à l'horizon emmène tous les prisonniers dont le gouvernement fit prompte justice. La troupe étant logée en majeure partie chez les habitants, ce n'est pas sans peine que Tadjima finit par nous procurer un gîte pour la nuit; encore n'y parvient-il qu'en exhibant nos passeports au commandant du corps d'occupation, qui pousse la courtoisie envers les „barbares“ jusqu'à faire bivouaquer dans la rue quatre soldats dont nous prenons sans vergogne la place chez un bourgeois quelconque.

Cette insurrection facilement réprimée n'avait point pour but, comme nous l'avions supposé au premier abord, le renversement du gouvernement et le rétablissement du régime féodal et du *taïcounat*. Il ne s'agissait que d'un soulèvement de paysans (auxquels s'étaient joints une bande d'aventuriers), qui, ruinés par des impôts écrasants, s'étaient

décidés à recourir aux armes plutôt que d'acquitter les taxes dont le paiement leur était devenu impossible.

Depuis l'abolition de la féodalité, les impôts perçus pour le compte du gouvernement sont employés à payer les frais des créations coûteuses du nouveau régime et d'une administration organisée sur le modèle des administrations européennes. Les habitants de Tokio et les résidents étrangers en profitent, mais la grande masse de la population n'en retire aucun avantage et regrette, à ce point de vue, la chute des *daïmios*, à qui elle n'avait à payer que des impôts insignifiants en comparaison de ceux qui existent maintenant.

La question agraire et la question de l'assiette de l'impôt mériteraient d'attirer toute la sollicitude du gouvernement japonais, car le mécontentement est grand dans le pays, et il faut tout le prestige qui exerce encore le nom du Mikado et la bannière impériale pour que les troubles qui se produisent fréquemment n'aient pas de suite fâcheuse et ne se propagent pas.

V.

La journée du lendemain est quelque peu gâtée par la pluie et la neige ; c'est dommage, car nous quittons définitivement la côte pour nous diriger à l'ouest et pénétrer dans la montagne. Nous avons à franchir la chaîne du Kogayama, qui nous sépare du bassin du lac Biwa. Nous passons la nuit à Tsuchijama. Il gèle et il neige encore le lendemain matin lorsque nous en repartons; nous avons hâte d'arriver à Kioto, car dans ces conditions le voyage en *djinriksha* manque totalement de charmes. Nous traversons un grand nombre de rivières et de villages : Minakuchi; Ishibé, où se réunissent les deux routes impériales qui traversent l'île de Nippon, le Tokaido et le Nakasendo; Kusatsu (ou K'sats'), la ville où s'organisaient autrefois les cortèges des *daïmios* qui se rendaient à la cour de Kioto; Ishiyama, au pied d'une colline d'où la vue s'étend sur le grand lac de Biwa, qui offre au regard un aspect enchanteur. Au sommet de la colline s'élève un temple, lieu de pèlerinage célèbre dans le pays. Les pèlerins ont l'habitude d'apposer sur les nombreuses colonnes du temple des bandes de papier portant leur nom. Comme les Japonais, de même que les Chinois, poussent ce qu'on a appelé le culte de la lettre au point de ne jamais détruire, à moins d'y être forcés, une ligne quelconque d'écriture, c'est par milliers que l'on pourrait compter les bandes de papier qui ornent chaque colonne. Nous y joignons nos cartes de visites avec la date de notre passage. Dans l'enceinte du temple se trouve une petite pagode, l'une des plus vieilles du Japon: elle remonte au onzième siècle de notre ère, ce qui commence à compter pour une tour construite exclusivement en bois.

Nous traversons ensuite Zézé et atteignons bientôt les bords du lac de Biwa, que nous longeons un certain temps avant d'arriver à Otsu, notre dernière étape avant Kioto. Otsu était la résidence des Mikados au deuxième siècle de l'ère chrétienne ; l'étendue de la ville est extrêmement considérable ; les rues en sont larges et dallées de grands blocs de pierre. Du reste, rien de remarquable, les villes de second rang, les bourgs et les villages du Japon étant toujours absolument semblables et ne différant que par le nombre des rues et des maisons.

Le 29 décembre au matin, nous allons au temple de Miidera, sur une colline d'où l'on jouit d'un vaste panorama de la ville d'Otsu et du lac de Biwa, qui est entouré de montagnes de tous côtés et rappelle par endroits certaines parties du lac des Quatre-cantons. Il a été maintes fois chanté par les poètes japonais et mérite l'enthousiasme de ses admirateurs. Ses rives, entièrement boisées au sud et à l'est, sont d'un aspect tout à fait ravissant. Quelques jonques sillonnent ça et là cette immense nappe d'eau, qui ne mesure pas moins de vingt-cinq lieues de longueur sur dix de largeur. D'après une tradition populaire, ce lac se serait formé en une nuit pendant un tremblement de terre vers l'an 200 de notre ère ; mais ce récit n'a rien d'authentique. Le nom de Biwa signifie *guitare à quatre cordes*, le lac ayant à peu près la forme rectangulaire qu'affecte cet instrument de musique japonais, dont le manche est représenté par l'Ujigawa, rivière qui sort du lac près d'Ischiyama pour se jeter dans l'Yodogawa au-dessous d'Osaka. Le temple de Miidera se compose d'un grand nombre de sanctuaires disséminés sur un vaste espace de terrain et comme perdus au milieu de la verdure. On y remarque, dans un petit bâtiment spécial, une vieille cloche en bronze de cinq pieds et demi de hauteur, qu'on fait remonter au septième siècle de notre ère et à laquelle se rattache une légende bizarre, mais sans portée comme toutes les légendes japonaises. M. Bousquet¹ la raconte en ces termes : „Cette cloche fut apportée, là après la mort de Bouddha, d'une pagode de l'Inde. Le célèbre Bunkei, sorte d'Hercule, personnage *sui generis* de la légende japonaise, la prit un jour sous son bras et alla cacher son larcin sur la montagne d'Heizan à trois lieues de là, puis fou de joie il se mit à frapper dessus pendant un jour et une nuit, si bien que pas un habitant ne put dormir. Les prêtres mis sur la piste par le son allèrent le supplier de leur rendre leur cloche ; il y consentit à la condition de recevoir la ration de soupe qu'il voudrait. Il rapporta donc ce léger bibelot et reçut en

¹⁾ George Bousquet. *Le Japon de nos jours et les échelles de l'extrême orient.* Première partie. VII.

revanche une marmite de soupe que les bonzes nous montrèrent. C'est un chaudron de fer d'un mètre cinquante de diamètre et d'un mètre de profondeur.⁴

Nous parcourons encore un beau bois de thuyas et arrivons, en suivant un sentier au milieu des rizières, au village de Hirasaki, au bord du lac. On y voit un pin de dimensions colossales, dont le tronc trois fois séculaire donne naissance, à quelques pieds du sol, à des branches tortues qui, soutenues par des pieux, s'allongent horizontalement de manière à former un dais dont l'ombre s'étend sur un espace de deux cent vingt-cinq pas de circonférence.

Le Tokaido récemment empierré n'étant pas accessible aux *djinriksha*, nous partîmes à pied dans l'après-midi pour gagner Kioto, à trois *ri* de distance d'Otsu. Nous y arrivâmes de nuit, en portant chacun une lanterne de papier de couleur pour éclairer nos pas. Nous nous arrêtâmes au Maruyama, colline sur le versant de laquelle est située l'auberge où nous descendons. C'est une de ces hôtelleries que les Japonais appellent européennes, parce qu'on y trouve des lits, quelques chaises branlantes, une ou deux tables boîteuses, qu'on y mange, si l'on veut, autre chose que du riz et du poisson cru, et qu'on y sert au voyageur un liquide coloré en rouge et fortement alcoolisé qui peut avec quelque complaisance passer pour du vin.

Et ce n'est pas sans un certain sentiment de bien-être que nous nous couchâmes de nouveau dans des lits après en avoir été privés durant deux semaines.

VI.

Kioto ou Kiyoto, l'une des trois cités impériales (*fu*) du Japon — les deux autres sont Tokio et Osaka — est une ville d'environ deux cent mille âmes. L'accès en est encore aujourd'hui interdit aux étrangers. Les Mikados y résidèrent pendant dix siècles (de l'an 794 jusqu'en 1868). Avant le transfert de la cour du Mikado à Tokio, la population de Kioto s'élevait, dit-on, à plus de quatre cent mille habitants. La ville est située au milieu d'un cirque complet de collines boisées, entr'ouvertes au nord et au midi, pour laisser passer un gros ruisseau connu sous le nom de Kamogawa. Les maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée et ne diffèrent en rien de celles des autres villes du pays. Les rues, régulièrement alignées, se croisent toujours à angle droit. Elles sont fort peu animées et frappent par leur aspect triste et morne. Il semble que la vie et le mouvement aient abandonné Kioto en même temps que le Mikado quittait cette ville pour Yédo. On songe à Versailles avant et depuis l'Assemblée nationale.

Les merveilles de Kioto sont dans ses temples innombrables, qui offrent un haut intérêt. Yasaka a une belle pagode à cinq étages; Kionizu en a une autre à trois étages. A peu de distance se trouve un tête colossale de Bouddha en bois doré, non loin de laquelle se dresse sur un piédestal une énorme cloche de bronze de quatorze pieds de hauteur, fondue depuis près de deux cents ans.

Le Sanjisuangendo renferme mille statues de Bouddha en bois doré. Le dieu est représenté debout avec trente-six bras et autant de mains. Le Kin-Kaku-ji, érigé au commencement du quinzième siècle est situé dans un beau parc orné d'un lac, à plus d'un *ri* du pont Sanjio, d'où l'on compte les distances à partir de Kioto; ses bosquets sont justement célèbres. L'art du jardinage japonais y atteint son apogée. On y remarque entre autres un pin taillé en forme de jonque; le tronc forme le mât, et les branches inférieures la coque du bateau; c'est certainement le nec plus ultra en ce genre. Niji-hongashi est le plus grand temple que j'aie vu au Japon; deux vastes salles ont des plafonds ornés de caissons sculptés en bois de cèdre d'une rare beauté; douze colonnes du même bois soutiennent ces plafonds remarquables. Une foule assez nombreuse se pressait dans le temple lorsque nous l'avons visité; dans un petit bâtiment voisin est une bibliothèque renfermant plus de sept mille ouvrages répartis en trois cent soixante cases.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous les temples de Kioto. Nulle ville au monde ne renferme peut-être autant d'édifices religieux. A Rome on compte, si je ne me trompe, trois cent vingt-huit églises ou chapelles. C'est par milliers qu'on peut compter à Kioto les sanctuaires consacrés au culte de Bouddha, de Shinto et des nombreuses divinités subalternes des différentes sectes qui pullulent au Japon. C'est à Kioto que je terminai l'année avec mes compagnons de route. Nous vidâmes une bouteille de champagne en son honneur et en l'honneur de l'année qui commençait.

Le matin du 1^{er} janvier, toutes les maisons de la ville étaient pavoisées aux couleurs japonaises (un soleil rouge sur fond blanc); quelques-unes avaient des tentures ornées des armes impériales. Les magasins étaient fermés et les rues désertes, tout le monde ayant plus ou moins veillé pendant une bonne partie de la nuit. Vers midi, la physionomie de la ville changea. Toute la population était sur pied, revêtue de ses habits de fête, les femmes et les enfants jouant à la balle ou au volant, les hommes au cerf-volant, et c'étaient des éclats de rire, des trépignements, des battements de mains à se demander si l'on n'était pas dans une immense cité de grands

enfants. Le cerf-volant est un jeu national au Japon, et les hommes d'état les plus graves ne dédaignent pas de s'y livrer.

Une ligne de chemin de fer de 76 kilomètres de longueur permet de se rendre en moins de trois heures à Hiogo¹, l'un des cinq ports ouverts aux étrangers. J'y allai le 4 janvier avec le Dr Antell. Je retournai cependant une fois encore à Kioto et m'arrêtai en passant à Osaka, grande ville de 290,000 habitants ouverte au commerce étranger. Détail à noter, Kioto étant dans le territoire interdit, je dus exhiber mon passeport japonais à la gare pour pouvoir obtenir un billet de chemin de fer. Ce fut la 52^{me} et dernière fois que j'eus à produire ce document.

Je m'embarquai enfin le 5 janvier au soir avec MM. Antell et Götting à bord du *Nagoya-Maru*, vapeur japonais de la *Mitsu-Bishi-Mail-Steam-Ship Co* venant de Yokohama, qui leva l'ancre le 7 janvier à quatre heures du matin à destination de Shanghaï (Chine), avec escales à Shimonoseki et à Nagasaki.

Nous avions parcouru du 17 décembre au 1^{er} janvier, de Yokohama à Hiogo par le Tokaïdo et Kioto, près de cent cinquante-un *ri*, soit plus de six cents kilomètres, dont environ cinq cent vingt en *djinriksha*, à pied ou en jonque dans le territoire japonais interdit aux étrangers.

¹⁾ Le chemin de fer de Hiogo à Kioto a été prolongé jusqu'à Otsu (16 kilomètres). Cette ligne a aujourd'hui une longeur de 102 kilomètres. On travaillait déjà à la section Otsu-Kioto lorsque j'ai fait cette route par le Tokaïdo.